

entendu dire qu'il n'est point bon que le peuple ait trop d'instruction. Si en disant cela on veut parler de l'instruction vide de sens qui le pousse hors de sa voie et le décline, on a certainement raison ; mais si, au contraire, il s'agit de l'enseignement qui tend à rendre l'ouvrier plus adroit dans son métier, l'artisan en général plus apte à remplir les devoirs attachés à l'état dans lequel la Providence l'a placé ou auquel elle le destine, on a certainement tort. Il ne saurait y avoir de danger à enseigner aux divers artisans tels que maçons, charpentiers, ébénistes, serruriers, forgerons, etc, le dessin à main-levée et le dessin linéaire, l'application du dessin aux diverses industries, l'arithmétique, la géométrie, l'écriture, toutes choses, enfin, qui peuvent aider l'ouvrier à se tirer d'embarras si on lui confie une pièce d'ouvrage en dehors de ce qui se fait habituellement et de ce qu'il aurait pu apprendre par routine. C'est sans doute l'éducation technique et industrielle de son peuple qui permet à la Suisse, enclavée au centre de l'Europe, de marcher en tête des autres nations dans l'industrie, quoiqu'elle ne possède ni mines, ni canaux, ni fleuves navigables.

Dans un précédent article, j'ai dit qu'une commission existait depuis 1881 en Angleterre pour surveiller les progrès faits sur le continent touchant l'instruction donnée aux artisans spécialement en rapport avec les différents métiers, et on a constaté que l'Autriche est richement dotée à cet égard. Vienne, compte plusieurs écoles, une entr'autres spécialement pour les apprentis-tourneurs qui renferme 170 élèves et divisée en deux sections, l'une théorique et l'autre pratique ou d'application. Elle est supportée par une société de 1500 membres et les apprentis des maîtres-tourneurs sont tenus de la fréquenter. La première année, les élèves apprennent le dessin, l'arithmétique, les éléments de la physique, la tenue des livres, la technologie de leurs métiers, les propriétés des matériaux, etc. Le modelage, la sculpture et les différentes espèces de tournage constituent le travail de la seconde année, et on justifie l'existence de ce genre d'écoles en affirmant, ce qui, du reste, est réellement le cas partout, que les jeunes gens occupés dans les ateliers y font toujours le même ouvrage et ne parviennent que très-difficilement, ordinairement jamais, à acquérir une connaissance générale de leur métier.

Que les hommes, qui, ici, parlent d'éducation pratique, et les ouvriers veuillent bien accorder un instant de sérieuse considération aux modestes articles que l'*Ouvrier* a publiés sur l'éducation ouvrière, et ils découvriront que les cours classiques et les écoles commerciales que le Canada a l'inappréciable avantage de posséder sont à leur place, mais qu'ils ne peuvent pas plus répondre aux vrais et pressants besoins de la classe ouvrière que les écoles techniques ne sauraient directement être utiles aux professions libérales ni aux classes commerciales ou financières.

A. LÉVÊQUE,
Architecte.

Un prélat français du dix-huitième siècle visitait pour la première fois depuis son sacre la ville où il était né. Un grand feu de joie était préparé sur la place centrale, et l'évêque fut prié de l'aller allumer ; il s'y rend avec un nombreux cortège. Quand le maire, son parent, lui présente la torche d'honneur, le pontife lui demande combien on a réuni de fagots.

« Deux cents, répond le magistrat.

— Eh bien ! reprend le pasteur, il y a au moins cent pauvres ménages dans notre ville, il faut les leur distribuer, et, au lieu d'un feu de joie, nous en aurons cent. » Aussitôt des agents vont chercher un membre de chaque famille nécessiteuse, et tous les indignitaires présents, l'évêque en tête, distribuent le bois si charitablement employé. Les fagots réchauffèrent bientôt des enfants, des vieillards et des malades, ou bien servirent à préparer les mets de quelques malheureux ouvriers. Tout le monde applaudit à la bonne pensée de ce successeur des Apôtres : elle venait d'un cœur généreux.

Plantes utiles.

(DIARRHÉE ET DYSSENTERIE.)

La *renouée* est appelée renouée des oiseaux, herbe à cent-nœuds, herbe à cochons, trainasse. Elle est très commune ; on la trouve partout, dans les champs, sur le bord des chemins, dans les lieux incultes, et même dans les places peu fréquentées des villes, où elle pousse entre les pavés. Nous en avons remarqué beaucoup en face de l'Hôtel de ville, à Montréal, et aussi sous les marches des escaliers du champ de Mars.

Toute modeste qu'elle est, cette plante est très-utile par le temps qui court. On l'emploie avec beaucoup de succès dans les diarrhées et les dysenteries chroniques. On cite plusieurs cas de diarrhée qui, après avoir résisté à l'eau de riz, aux féculés et au laudanum, aux opiacés, à la rhubarbe, au cachou, au diascordium, à l'extrait de ratanhia, céderent à une forte décoction de renouée sucrée. Elle est précieuse dans la cholérine des enfants si souvent durant dans les chaleurs de l'été.

Il faut remarquer que les astringents les plus énergiques, en supprimant trop promptement la super-sécrétion de la muqueuse intestinale, n'ont qu'un effet momentané et ne sont pas toujours employés sans inconvénients, tandis que les astringents plus doux, mais dont l'acte est continué, soutenus pendant huit jours et plus, ramenant peu à peu à leur état normal les fonctions secrétaires altérées, ont un résultat plus certain et peuvent toujours être administrés sans danger.

On prépare la renouée en la faisant bouillir. Environ 2 poignées pour une chopine ou une pinte d'eau, selon que le cas est invétéré.

En 1842, un bon vieux paysan, qui avait plus de vertus que de talents, fut appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale. Il monte sur une chaise au sortir de l'élection, et harangue en ces termes ses nouveaux administrés :

« Mes chers concitoyens,

« Mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête. »

Les pratiques de piété rapetissent-elles les esprits.

« J'entends les faux sages qui nous disent : Vous rapetissez la religion, vous la matérialisez par des pratiques étroites et mesquines. Etrange calomnie ! La religion est l'image de l'homme, qui est à la fois esprit et corps, âme et matière ; elle est l'image des sacrements, où la grâce invisible est attachée à un signe extérieur.

Toute l'économie de la religion repose sur l'union de ces éléments, dont l'un soutient l'autre. Arrière donc ce faux spiritualisme qui ne tient aucun compte ni des besoins ni des conditions de la nature humaine, et qui se drape dans le manteau d'un orgueil fastueux pour regarder avec dédain ce qui n'est rien moins qu'une loi constitutive de notre être. Elle est autrement rationnelle, autrement profonde, cette harmonie parfaite, et qui ne s'adresse pas moins aux sens qu'à l'esprit pour élever l'homme vers Dieu.

« Ces images, ces statues qu'elle vénère, mais c'est la représentation sensible de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans le ciel et sur la terre ; ces médailles qu'elle frappe en l'honneur de la sainte Vierge, mais c'est le signe béni de la vertu exemplaire, de la chasteté idéale, de la perfection sans tache ; ce chapelet que la dévotion met aux mains du pèlerin, mais c'est toute la doctrine et toute l'histoire évangélique qui se résume dans la série des mystères qu'il symbolise.

« Pourquoi la foi ne serait-elle pas récompensée du respect religieux dont elle entoure ces emblèmes sacrés ? Qu'est-ce qui empêche Dieu de se servir de l'eau d'une source comme d'une cause occasionnelle et instrumentale de ses bienfaits, lui qui, dans l'ordre naturel, a attaché ce qu'il y a de plus immaté-

riel, la pensée, à un son qui sort de notre bouche ? Le vrai spiritualisme n'est pas celui qui supprime le corps pour réduire l'homme à un pur esprit, mais bien celui qui prend l'être humain dans sa totalité, appelle les sens à son aide pour seconder le mouvement de l'intelligence, et cherche dans les pratiques extérieures de la piété un puissant moyen pour entretenir et développer la vie religieuse et morale.

« Oui, la vie religieuse et morale. Qui nous dira, en effet, au point de vue de l'amélioration des âmes, les immenses résultats de ce mouvement de foi et de piété dont les faits miraculeux de ces 30 dernières années ont été le principe et le point de départ ! Qui nous dira tout ce qu'ils ont fait germer de vertus et de bonnes œuvres ! Que de retours au bien et au devoir provoqués par la vue de ces grandes scènes de la religion ! Que de familles où la paix et l'union sont rentrées avec la conversion de l'un ou de l'autre de leurs membres, par suite de ces pieux pèlerinages ! Que de paroisses où le zèle des prêtres, retrempe lui-même à ces sources fécondes, a ramené le sentiment moral avec la pratique religieuse ! Que d'institutions charitables conçues et organisées par les hommes qui étaient allés puiser le feu sacré à ces foyers nouveaux de dévouement et d'inspiration divine !

« L'effet moral de ces merveilleux événements a été incalculable. Et s'il nous est permis de jeter dans l'avenir un regard confiant ; si, malgré tant de causes qui sembleraient devoir l'arrêter dans son cours, le bien suit aujourd'hui une marche ascendante ; si, en dépit des erreurs qui se propagent, des mauvaises passions qui se donnent libre carrière, nous assistons à une vraie renaissance de la foi catholique, nous le devons en grande partie à ces pèlerinages à ces trois ou quatre faits miraculeux par lesquels il a plu à Dieu de donner le branle à toute la France chrétienne. »

MGR FREPPEL, évêque d'Angers.

Au milieu des excès du temps qu'on a surnommé la Terreur, Fouquier-Tinville disait d'un saint prêtre : « Nous le laissons vivre, parce qu'il étouffe plus de plaintes et plus de tumulte dans nos prisons par sa douceur et par ses conseils que les gendarmes et la peur de la guillotine ne pourraient le faire. »

* * *
Celui qui sert la foule a un mauvais maître.

LE VILLAGE.

Le village s'étend au fond de la vallée ;
Il est posé gaiement le long d'un frais ruisseau.
De pigeons on dirait une blanche volée,
Qui dorment au soleil ou se mirent dans l'eau.

Tandis que des vieillards la paisible assemblée
Devise gravement des choses du hameau,
Les femmes au lavoir battent l'onde troublée,
Le pâtre dans les champs souffle en son chalumeau.

Tout est simple et tranquille. Aucun toit ne s'élève
Plus haut que ses voisins : le jour naît et s'achève
Aimable, pur et doux comme un rayon de miel.

Bénissant le hameau que sa flèche domine,
Seul, le clocher se dresse au haut de la colline,
Et semble un doigt levé pour indiquer le ciel.

Le comte A. DE SÉGUR.

De tout temps on a flatté les grands, mais personne sans doute n'a porté plus loin l'adulation qu'une dame d'honneur de la reine Anne. Cette princesse lui ayant demandé quelle heure il était : « L'heure qu'il plaira à Votre Majesté, » répondit la dame.

Un négociant s'habille très-simplement, tandis que sa femme dépense beaucoup pour sa toilette ; ce contraste est si frappant qu'on en fit l'observation au négociant, qui répondit : C'est que ma femme s'habille d'après le journal, et moi d'après le grand livre.